

L'histoire et les conséquences économiques des pandémies

STEPHEN DAVIES* • Janvier 2022



Résumé

- Face aux perturbations massives que le coronavirus a provoquées sur le plan économique et dans le quotidien des populations du monde entier, il paraît sensé de penser que nous avons affaire à une situation sans précédent. Pourtant, les pandémies sont un phénomène récurrent de la vie humaine et ont eu lieu à de nombreuses reprises dans notre histoire. Les effets de la pandémie du Covid-19 sont plus graves que ceux de nombreuses pandémies récentes, mais ils restent modérés.
- L'étude de l'histoire et de la science médicale doit nous faire prendre conscience que la situation aurait pu être bien pire. Cela peut sembler difficile à croire, mais nous verrons que nous nous en sommes tirés à bon compte par rapport à ce qui aurait pu nous arriver. En outre, certaines caractéristiques de notre mode de vie et de nos systèmes économiques rendent les épidémies de ce type plus probables aujourd'hui. Ce qui signifie qu'il y en aura d'autres dans un avenir pas si lointain, à moins que des mesures ne soient prises pour réduire le risque.
- Pour comprendre les pandémies ou les épidémies en général, il faut savoir que normalement, du moins pour les infections virales, l'infectiosité et la gravité sont inversement corrélées : plus une maladie virale est infectieuse, moins elle est mortelle, et plus elle est mortelle, moins elle est susceptible de provoquer une épidémie grave. Malheureusement, le Covid-19 présente une mauvaise association de propriétés. Il est hautement infectieux et se propage donc rapidement s'il n'est pas contrôlé. Cela signifie un grand nombre de cas en peu de temps et une courbe d'infection abrupte, à moins que des mesures ne soient prises pour l'arrêter ou la retarder.
- La crise va entraîner un recul de la mondialisation et de nombreuses conséquences négatives sur le plan psychologique. Afin de diminuer l'impact des prochaines crises, il faut réduire les risques et accroître la résilience de nos institutions.

* L'auteur est chef du département de la formation à l'Institut des affaires économiques à Londres.

Face aux perturbations massives que le coronavirus a provoquées sur le plan économique et dans le quotidien des populations du monde entier, il paraît sensé de penser que nous avons affaire à une situation sans précédent. En réalité, les pandémies sont un phénomène récurrent de la vie humaine et ont eu lieu à de nombreuses reprises dans notre histoire.

Les effets de la pandémie du Covid-19 sont plus graves que ceux de nombreuses pandémies récentes, mais ils restent modérés par rapport aux pestes majeures qui ont frappé la civilisation humaine. L'examen de l'histoire des pandémies précédentes peut nous donner une idée de l'impact probable de la pandémie actuelle – si nous combinons cette perspective historique avec les connaissances médicales, économiques et politiques contemporaines. Cela nous aidera également à comprendre pourquoi une pandémie ayant un impact aussi dévastateur s'est produite aujourd'hui, et pourquoi sa propagation a pris la forme et le schéma qu'elle a connus.

L'étude de l'histoire et de la science médicale doit nous faire prendre conscience que la situation aurait pu être bien pire. Cela peut sembler difficile à croire, mais nous verrons que nous nous en sommes tirés à bon compte par rapport à ce qui aurait pu nous arriver. En outre, certaines caractéristiques de notre mode de vie et de nos systèmes économiques rendent les épidémies de ce type plus probables aujourd'hui. Ce qui signifie qu'il y en aura d'autres dans un avenir pas si lointain, à moins que des mesures ne soient prises pour réduire le risque. Au cours des deux dernières décennies, de nombreuses personnes ont mis en garde et anticipé la possibilité que survienne une pandémie, même si ce n'est pas sous la forme précise qu'elle a prise. Nous devrions tirer les leçons du fait que ce risque était si clair et évident et réagir en conséquence.

Quelques définitions

Qu'est-ce qu'une pandémie ? Il s'agit tout simplement de l'apparition massive et géographiquement étendue d'une maladie infectieuse épidémique. Une épidémie est, par définition, un foyer d'une maladie infectieuse où chaque cas donne initialement lieu à au moins deux nouveaux cas. Cela entraîne une croissance exponentielle dans la phase initiale, car cela signifie que le nombre de cas double en un temps donné (la longueur de ce temps dépend d'un certain nombre de facteurs tels que la densité de la population humaine, la facilité et la rapidité des déplacements, et le degré de contagiosité de la maladie).

La croissance exponentielle est une notion que l'esprit humain a du mal à appréhender (contrairement à la croissance linéaire ou arithmétique). Ce qu'il faut comprendre, c'est que dans un processus de croissance exponentielle de ce type (où chaque cas en entraîne deux autres, de sorte que le nombre double à chaque étape), la moitié du total final apparaît lors de l'avant-dernière étape et les trois quarts lors des deux dernières, de sorte que deux étapes avant la fin, vous n'êtes encore qu'à un quart du total que vous aurez finalement. Il est évident que, dans toute épidémie,

ce processus ne se poursuit pas indéfiniment : après un certain temps, le taux d'augmentation (la pente de la courbe) diminue et finit par s'aplanir. Cela peut être dû à des raisons naturelles ou à des mesures prises pour endiguer la propagation.

Une pandémie est une épidémie qui se propage à une grande partie de la surface et de la population de la planète. À proprement parler, l'épidémie doit être véritablement mondiale pour être qualifiée de pandémique. Mais le terme est également utilisé pour toute épidémie qui se propage dans une zone et à une population nettement plus importante que son point de départ et qui inclut une partie significative de la population mondiale. La définition d'une épidémie comme pandémie n'est pas liée à la gravité médicale de la maladie – en fait, la plupart des pandémies virales sont plutôt peu virulentes sur le plan médical (nous y reviendrons). C'est son ampleur géographique qui fait sa spécificité. Dans une pandémie, l'épidémie est suffisamment étendue géographiquement, elle est produite par le même agent pathogène (organisme ou agent responsable de la maladie) et présente les mêmes symptômes où qu'elle se produise, et elle se propage selon un processus continu en un temps limité.

Un regard historique

Les pandémies sont une constante de l'histoire. Au XIXe siècle, par exemple, il y a eu six pandémies de choléra, qui ont touché la plupart des pays industrialisés et qui ont tué des dizaines de millions de personnes à chaque fois. Depuis les années 1890, les pandémies ont été nombreuses. Dans certains cas (comme le VIH/sida), il y a eu une phase initiale d'épidémie, après laquelle la maladie est devenue endémique (elle se produit régulièrement, mais sans présenter de croissance exponentielle). À des fins de comparaison avec le coronavirus, il est intéressant d'examiner la chronologie suivante :

- 1889-1890 – La grippe russe (1 million de morts).
- 1894-1922 – Troisième pandémie de peste (10 millions de morts rien qu'en Inde).
- 1918-1919 – La grippe espagnole (50 millions de morts, avec un taux de létalité de 0,5 % à 13 %).
- 1957-1958 – La grippe asiatique (2 à 5 millions de morts).
- 1968-1969 – La grippe de Hong Kong (1 à 4 millions de morts).
- 2009-2010 – La grippe porcine (0,5 million de morts).

Sauf indication contraire, les chiffres indiqués correspondent aux décès mondiaux (Kilbourne 2006 ; Potter 2001). La plus grave a probablement été la pandémie de peste. Heureusement pour le reste du monde, elle ne s'est pas propagée au-delà de l'Asie. Les différentes pandémies de grippe ont varié considérablement en termes de gravité. La grippe espagnole (qui a en fait commencé au Kansas) étant la plus grave et la grippe porcine de loin la plus bénigne.

Toutes les pandémies de grippe ont eu un impact économique significatif, à l'exception de la dernière, et on estime qu'elles ont réduit le PIB mondial de 1 à 2 %.

Toutes ces pandémies étaient des crises sanitaires graves lorsqu'elles se sont produites. Il y a de bonnes raisons de penser que de nombreux systèmes sanitaires et économiques mondiaux sont devenus moins résistants au fil du temps, de sorte qu'une pandémie similaire à celles des années 1950 ou 1960 aurait un impact encore plus important aujourd'hui qu'à l'époque.

Toutefois, ces pandémies modernes ne sont rien en comparaison des « trois grandes », qui se sont produites dans un passé plus lointain. La plus ancienne est la peste antonine, qui a sévi à travers le monde romain et le Moyen-Orient entre 165 et 180 après J.-C., tuant jusqu'à un tiers de la population dans de nombreuses régions, avec un taux de mortalité global de 25 %, selon la plupart des estimations. Le coempereur de l'époque, Lucius Verus en fut probablement victime (McNeill 1976). Cette peste a vraisemblablement balayé l'empire chinois des Han à la même époque et a joué un rôle dans l'effondrement de cette dynastie peu de temps après. Nous ne savons pas exactement de quelle maladie il s'agissait, mais on pense qu'il s'agissait de la variole ou de la rougeole.

La seconde fut la peste de Justinien en 541-542 après J.-C., suivie d'épidémies locales récurrentes au cours des deux siècles suivants. Il est probable qu'il s'agissait de la peste bubonique. Cette maladie, originaire de la savane d'Afrique de l'Est, a été transportée des ports commerciaux de la côte swahilie jusqu'à Alexandrie et Pelusium, en passant par la mer Rouge, avant de se propager à Constantinople en 542 et, de là, dans tout le bassin méditerranéen. Elle semble avoir tué jusqu'à 50 % de la population dans les zones les plus touchées et dépeuplé la plupart des centres urbains du pourtour méditerranéen (Little 2006 ; Mordechai et Eisenberg 2019).

La troisième pandémie la plus grave de l'histoire à ce jour a été l'épidémie de peste bubonique, généralement connue sous le nom de peste noire. Elle semble avoir débuté dans le nord de la Birmanie avant de se propager en Chine. Sa première grande épidémie s'est déclarée dans la province de Hubei en 1323, après quoi elle s'est répandue via les routes commerciales de la soie à travers l'Eurasie, atteignant l'Europe et le Moyen-Orient en 1347, puis s'étendant jusqu'à l'Europe du Nord et au Maroc en 1350. Elle s'est également propagée par les voies maritimes en Inde et en Asie du Sud-Est. La peste noire a tué entre 35 et 45 % de la population et réduit la population de l'Eurasie d'au moins 25 % en l'espace de trente à quarante ans (Benedictow 2018 ; Horrox 1994 ; Cantor 2001). Ces trois catastrophes devraient être mises en perspective avec nos difficultés actuelles.

Le défi du Covid-19

La comparaison de la pandémie de coronavirus avec ces pandémies antérieures, qu'il s'agisse des pandémies modernes ou des « trois grandes », doit nous aider à comprendre à la fois la forme qu'elle a prise et les raisons pour lesquelles elle s'est révélée beaucoup plus difficile à maîtriser que les pandémies de grippe antérieures (à l'exception de celle, massive, de 1918-19). Pour comprendre les pandémies ou les épidémies en général, il faut savoir que normalement, du moins pour les infections virales, l'infectiosité et la gravité sont inversement corrélées : plus une maladie

virale est infectieuse, moins elle est mortelle, et plus elle est mortelle, moins elle est susceptible de provoquer une épidémie grave. Il arrive parfois qu'une pandémie virale soit à la fois mortelle et très infectieuse (comme au 11^e siècle), mais c'est très rare.

La raison en est simple. Si un agent pathogène vous rend tellement malade que vous risquez de mourir rapidement ou d'être incapable de vous déplacer, vous n'aurez pas beaucoup d'occasions d'infecter d'autres personnes et la maladie ne se propagera donc pas autant. À l'inverse, s'il provoque des symptômes légers qui ne vous rendent pas suffisamment malade pour interrompre votre vie normale, vous infecterez beaucoup de personnes. C'est la situation idéale pour un virus, et il existe donc une tendance naturelle à la sélection pour que les virus évoluent vers des formes plus légères. Les infections bactériennes sont plus souvent à la fois graves et infectieuses. Généralement parce que la bactérie « vit » dans un « réservoir » tel que l'eau polluée (dans le cas du choléra) ou des animaux infectés comme les rats (dans le cas de la peste bubonique), à partir duquel elle peut réinfecter les humains même s'ils meurent trop vite pour infecter eux-mêmes beaucoup de personnes.

Cette corrélation inverse explique pourquoi le SRAS, provoqué par un virus apparenté au Covid-19, n'a pas constitué un problème de santé aussi grave. En raison de sa létalité élevée et de ses symptômes graves, il était facile à identifier et à retracer et ne s'est pas propagé assez rapidement pour déclencher une véritable pandémie. Malheureusement, le Covid-19 présente une très mauvaise association de propriétés. Il est hautement infectieux et il se propage donc rapidement s'il n'est pas contrôlé. Cela signifie un grand nombre de cas en peu de temps et une courbe d'infection abrupte, à moins que des mesures ne soient prises pour l'arrêter ou la retarder. Il est prouvé que jusqu'à 80 % de tous les cas (probablement moins, mais là aussi, nous n'en sommes pas encore certains) sont asymptomatiques. C'est-à-dire que vous pouvez être infecté sans présenter de symptômes à aucun moment. La période d'incubation de l'infection est également relativement longue : les personnes sont infectieuses sans présenter de symptômes. Ces facteurs combinés signifient qu'à moins de détecter une épidémie dès le départ, il est très difficile de suivre et de contrôler la propagation du virus dans la population.

Si c'était tout, nous serions dans une situation similaire à celle de la grippe porcine, à savoir une pandémie très infectieuse mais bénigne. Malheureusement, le Covid-19 provoque des symptômes graves chez au moins 20 % des patients. Ces symptômes sont plus sévères que ceux de la grippe classique, et dans environ 5 % des cas, ils provoquent des problèmes respiratoires graves qui nécessitent une intervention médicale importante, comme une hospitalisation. Le Covid-19 entraîne la mort dans 0,3 à 1,0 % des cas (en l'état actuel de nos connaissances). Il s'agit de chiffres en constante évolution, car ils sont ajustés en permanence à la lumière de nouvelles informations. Il s'agit donc d'un virus trois à dix fois plus meurtrier que la grippe classique, ce qui le place au même niveau que la grippe espagnole de 1918-19. Il s'agit également d'un nouveau virus qui n'est passé que récemment d'une espèce animale (probablement les chauves-souris, via les pangolins) à l'homme et qui

n'a jamais provoqué d'épidémies auparavant. Cela signifie qu'il y a très peu d'immunité naturelle dans la population et que le défi de produire un vaccin efficace, déjà ardu, était encore plus difficile à relever. Il s'agit probablement de la pire combinaison possible de caractéristiques pour un agent pathogène dans le monde actuel.

Le problème est donc le suivant. Les niveaux élevés d'infectiosité et la facilité de transmission signifient que le virus peut se propager rapidement au sein d'une population et géographiquement dans le monde entier. Il est difficile de le tracer et de le contrôler en vérifiant et en isolant tous les contacts des quelques cas initiaux, à moins qu'il ne soit détecté à un stade précoce. Une fois déclenchée, la propagation rapide, associée à la gravité des symptômes dans une minorité significative de cas, induit un grand nombre de cas nécessitant une hospitalisation en peu de temps. Le système hospitalier d'une zone où la pénétration initiale est élevée peut être submergé par le nombre de cas. Il en résultera un triage forcé à l'entrée des urgences et de nombreux autres patients qui mourront de maladies « ordinaires », telles que les accidents vasculaires cérébraux et les crises cardiaques. Alors qu'ils auraient pu survivre en temps normal. C'est ce que nous avons vu se produire en Lombardie. C'est la pression que cette combinaison de caractéristiques exerce sur les services de santé, plutôt que la létalité en soi (aussi tragiques que soient les décès), qui constitue le véritable défi.

La seule solution consiste à réduire le taux de propagation de l'infection de telle sorte que chaque nouveau cas donne au maximum lieu à un autre nouveau cas, et de préférence moins d'un. Se pose alors la question de savoir comment s'y prendre : faut-il opter pour des mesures de confinement sévères (lockdowns) ou pour des mesures plus douces, en limitant certaines interactions mais sans aller jusqu'au confinement total ? La seconde solution est, à court terme, moins dommageable sur le plan économique (bien qu'il ne faille pas sous-estimer l'impact des mesures de distanciation sociale, même légères, si elles sont maintenues pendant une longue période). Elle présente l'avantage de permettre au virus de se propager dans la population, ce qui signifie qu'il faut moins de temps pour atteindre « l'immunité collective », lorsqu'une partie suffisante de la population a été infectée, et donc (nous supposons) est immunisée, pour que le risque de propagation exponentielle devienne impossible (selon la plupart des estimations, il faudra qu'au moins 60 % de la population soit infectée, compte tenu de ce que nous savons de la contagiosité du Covid-19).

La première solution est très préjudiciable sur le plan économique, mais elle permet de maîtriser la propagation plus rapidement. Les gouvernements de la plupart des pays ont opté pour cette option, car compte tenu des caractéristiques du virus, le risque d'un effondrement du système de santé dans certaines régions du pays était tout simplement trop important. À plus long terme, cela risque de remettre les problèmes à plus tard, car lorsque les contrôles seront relâchés, la majorité de la population ne sera pas immunisée et la propagation reprendra et s'accélérera à nouveau.

Comparaisons et modèles

En prenant appui sur l'histoire, nous pouvons mieux comprendre comment et pourquoi la pandémie a pris la forme qu'elle a prise et pourquoi la combinaison des caractéristiques décrites est si dommageable dans le monde d'aujourd'hui. La propagation d'une pandémie et les dégâts qu'elle provoque résultent de la combinaison de deux séries de facteurs. La première est constituée par les caractéristiques médicales de la maladie, le niveau des connaissances médicales et du système de santé de l'époque. La seconde est la structure sociale et économique du monde au moment où la pandémie se produit, ou des parties du monde qu'elle affecte.

Une façon de comprendre une pandémie est de la définir comme une épidémie capable de se propager à l'ensemble d'un écoumène, soit les parties de la planète économiquement connectées et dotées d'une division complète du travail. Aujourd'hui, et depuis au moins le XVIII^e siècle, cela signifie la quasi-totalité de la planète. Si nous étudions le passé, plusieurs choses deviennent évidentes. Les grandes pandémies, celles qui ont des conséquences importantes, surviennent après une période prolongée d'intégration économique accrue sur une grande partie de la surface de la planète. Elles sont provoquées par le commerce, les échanges et la circulation accrue des biens, des personnes et des capitaux sur de plus longues distances. En effet, ces processus facilitent la propagation d'une maladie, car davantage de personnes (et d'autres choses, comme les rats) se déplacent et voyagent sur de plus longues distances. Ce qui entraîne une plus grande urbanisation, qui facilite elle aussi la propagation des maladies en raison de la densité accrue de la population. Les pandémies se propagent le long des grandes routes commerciales et des itinéraires de voyage de toutes sortes (ce qui inclut donc des activités comme le tourisme, les voyages d'affaires et les pèlerinages). Nous pouvons le voir clairement dans tous les exemples mentionnés précédemment, y compris les pandémies de choléra.

Dans la première phase d'une pandémie, les épidémies se concentrent sur les villes reliées entre elles, qui sont de grands centres de commerce ou de décision. Ainsi, lors de la peste noire, des villes comme Florence, Le Caire et Paris ont été les principaux centres de l'épidémie initiale. Dans l'épidémie actuelle, des villes très connectées comme New York, Londres, Paris, Madrid et Milan ont toutes été des lieux de propagation importants. Historiquement, l'une des réponses à cette situation, en particulier pour les riches, a été de fuir les villes pour la campagne. Cela fonctionne à court terme, mais à long terme, cela ne fait qu'empirer les choses.

Cela s'explique par une autre caractéristique des grandes épidémies et pandémies. Elles n'arrivent généralement pas en une seule fois, mais en une série de vagues et de déclin (Kilbourne 2006 ; McNeill 1976). C'est généralement la deuxième vague qui est la plus importante et fait le plus de dégâts. La deuxième vague est généralement plus dispersée géographiquement et plus homogène que la première, parce que l'agent pathogène a pu se propager plus largement et en raison de la réaction de fuite mentionnée précédemment. La plupart des pandémies virales durent

environ deux ans (d'où les dates de la liste présentée plus tôt). Les pandémies bactériennes durent plus longtemps, environ une décennie, avec des épidémies successives sur une longue période.

Enfin, les grandes pandémies apparaissent dans des zones, géographiques ou sociales, où les humains se trouvent en contact avec la nature. En effet, les nouveaux agents pathogènes (qui sont nécessaires à une large diffusion et, parfois, à une forte mortalité) sont généralement issus d'un passage de l'animal à l'humain (Quammen 2012). Nous pouvons le constater à la fois dans l'histoire et plus récemment. La peste de Justinien a pris naissance – selon l'hypothèse la plus solide – dans la population de rongeurs de la savane africaine, tandis que la peste noire a commencé parmi les animaux sauvages du nord de la Birmanie ou de l'Asie centrale, avant de passer aux rats, puis aux humains. On sait maintenant que la grippe espagnole a débuté dans un élevage de porcs du Kansas et d'autres épidémies récentes de maladies infectieuses qui ne se sont pas transformées en pandémies, comme le SRAS et le virus Ebola, ont été transmises par des animaux domestiques comme les porcs et les poulets ou par des animaux sauvages dans des habitats proches de la nature. Ce type de scénario est particulièrement courant aujourd'hui en raison de l'évolution de l'agriculture au cours des quarante dernières années.

Propagation et impact de la pandémie actuelle

Cela nous aide à comprendre ce qui s'est passé cette fois-ci. La pandémie a commencé en Chine probablement par la transmission de la chauve-souris à l'homme via les pangolins, par le biais de marchés de viandes exotiques. L'État chinois n'a pas réalisé rapidement ce qui se passait à Wuhan et, lorsqu'il est devenu évident qu'une épidémie majeure était en cours, il a d'abord cherché à supprimer les informations à ce sujet. Lorsqu'il n'a plus été en mesure de le faire, il a dissimulé des informations essentielles pendant un certain temps et n'a pas imposé de restrictions sur les déplacements à l'intérieur et à l'extérieur de la Chine jusqu'à ce que le virus se soit échappé – un manquement d'autant plus grave qu'il s'est produit au moment du Nouvel An chinois.

Le virus s'est ensuite propagé très rapidement le long des principaux itinéraires de voyage internationaux, de la même manière que la grippe espagnole de 1918-19, mais plus rapidement. En quelques jours au lieu de quelques mois. Cela a donné lieu à des épidémies concentrées dans des régions urbaines fortement connectées, comme Milan et New York. Les pays d'Asie de l'Est, tels que Taïwan et la Corée du Sud, ont été avantagés par leur proximité géographique avec l'épidémie initiale, car ils ont enregistré des cas à un stade très précoce de la propagation, avant que le virus n'ait eu l'occasion de se propager d'un pays à l'autre par le biais des voyages. Ils en ont profité parce qu'ils ont réagi à la fois de manière immédiate et efficace, en identifiant les premiers cas et en réussissant à tracer et à isoler tous leurs contacts. Cette combinaison de chance et de compétence, et en particulier l'utilisation généralisée des tests et du traçage, leur a permis d'échapper à cette première vague de la pandémie.

En verrouillant de manière stricte la province de Hubei, le gouvernement chinois a adopté une version moderne et plus douce de la stratégie employée par les Visconti à Milan au XIV^e siècle. Les Visconti clouaient les gens dans leurs maisons et les laissaient là jusqu'à ce que l'épidémie soit passée – c'était impitoyable mais efficace (Horrox 1994). En revanche, les gouvernements d'autres régions du monde n'ont pas compris ce qui se passait ou n'ont pas réagi assez tôt pour être en mesure d'enrayer la propagation à un stade précoce, notamment parce qu'ils n'étaient pas capables d'effectuer des tests à une échelle suffisamment grande ou avec suffisamment de précision. Avec pour résultat que, dès la fin février 2020, le virus est devenu incontrôlable et la stratégie utilisée par les pays d'Asie de l'Est n'était plus applicable.

C'est ce qui explique que, face à une véritable pandémie fin février (car à ce moment-là, le virus s'était répandu sur tous les continents et se propageait rapidement dans un certain nombre de grandes zones densément peuplées), les gouvernements ont dû recourir au même type de mesures que celles employées par les autorités au Moyen Âge, comme les mises en quarantaine.

Il est presque certain que l'impact a été plus important cette fois-ci qu'il ne l'aurait été, par exemple, dans les années 1960. En d'autres termes, une pandémie de grippe comme celle de 1968-69, bien que moins grave sur le plan médical que celle du Covid-19, aurait quand même eu un effet beaucoup plus important qu'à l'époque (Begley 2013). Un certain nombre d'études réalisées au cours des dix dernières années sur les effets probables d'une pandémie de grippe l'indiquent (Wren-Lewis 2009 ; Jonung et Roeger 2006). Mais pourquoi ? Parce que la société et l'économie du monde ont évolué d'une manière qui amplifie les effets d'une urgence sanitaire majeure, telle qu'une épidémie grave.

Pourquoi les conséquences sont pires aujourd'hui

Le premier de ces facteurs est un niveau d'intégration économique beaucoup plus élevé, tel que mesuré par divers indicateurs. En particulier, la plupart des activités économiques reposent désormais sur des chaînes d'approvisionnement plus longues et plus élaborées, avec une proportion beaucoup plus élevée de biens finaux ou intermédiaires provenant d'une distance considérable et souvent de multiples sources éloignées, pour divers composants du produit final. Il y a également moins de stocks et un recours plus important à la livraison à flux tendu et à la logistique pour les processus de production de toutes sortes (pas seulement dans l'industrie manufacturière et le commerce de détail). La dépendance à l'égard d'un très petit nombre de fournisseurs pour un large éventail de produits est également beaucoup plus grande, avec parfois une domination écrasante de quelques fournisseurs à l'échelle mondiale. L'exemple le plus frappant est celui des préservatifs, dont 20 % de l'approvisionnement mondial provient d'une seule source, en Malaisie.

Cette situation est plus efficace sur le plan économique, ce qui se traduit par une augmentation de la production et de la richesse. Cela signifie que les sociétés disposent de plus de ressources pour faire face à des chocs tels que des épidémies

de grande ampleur. Cependant, cela implique également que les systèmes d'approvisionnement et de production sont davantage vulnérables aux perturbations en cas d'événement de portée mondiale (comme une pandémie). Leur fragilité est plus grande et l'impact d'un événement perturbateur tel qu'une pandémie, bien plus important.

Deuxièmement, dans de nombreux autres pays développés la proportion de la population adulte exerçant une activité rémunérée en dehors du foyer est significativement plus élevée qu'avant 1970. Cela est principalement dû au fait que les femmes mariées avec enfants sont bien plus nombreuses à travailler. Ce phénomène est important pour les réponses aux épidémies, car il amplifie l'impact économique des fermetures d'écoles. Wren-Lewis et al. (2009) ont constaté que la fermeture des écoles ferait plus que tripler l'impact économique d'une pandémie de grippe en raison de son effet d'entraînement sur l'activité économique, ce qui ne serait pas le cas si un grand nombre de femmes ne faisaient pas partie de la population active, comme à l'époque.

Le vieillissement de la population est une troisième raison pour laquelle une épidémie majeure a désormais des effets plus importants. Cette réalité est particulièrement vraie pour le Covid-19, en raison de ses caractéristiques particulières sur le plan médical. Toutes les sociétés développées comptent aujourd'hui beaucoup plus de personnes âgées, en termes absolus et en proportion de la population, que ce n'était le cas dans les années 1960 ou 1970. En outre, à cette époque, un nombre plus important de personnes âgées étaient soignées à domicile par des proches, généralement des femmes plus jeunes. Aujourd'hui, davantage de personnes âgées, tant en termes absolus que proportionnels, vivent dans des établissements de soins. C'est important, car le virus Covid-19 affecte de toute évidence les personnes âgées de manière plus sévère et plus fréquente que les groupes plus jeunes. À cet égard, c'est exactement le contraire de la grippe espagnole, dont le taux de mortalité était plus élevé chez les personnes plus jeunes et plus en forme. Étant donné que les personnes âgées sont plus nombreuses et plus concentrées géographiquement, le nombre de cas graves est plus élevé et le risque de propagation est plus grand, car un grand nombre de personnes âgées se trouvent à proximité les unes des autres. Le personnel qui s'occupe d'elles est également exposé à un risque d'infection plus élevé et (parce qu'il n'est pas logé sur place) est plus susceptible de propager le virus, tout comme les proches qui rendent visite aux personnes âgées. La façon dont les sociétés riches prennent soin des personnes âgées les expose à un taux plus élevé de contamination et rend les conséquences de cette exposition plus importantes qu'il y a quelques décennies.

Les voyages sont également beaucoup plus nombreux qu'il y a cinquante ou soixante ans, tant à l'intérieur des pays qu'au-delà des frontières nationales, mais surtout sur de longues distances, que ce soit pour les affaires ou le tourisme. Là encore, cela a apporté de grands avantages. Le problème, lorsque les voyages sont associés à une pandémie, est double. Premièrement, cela signifie que l'infection se propage beaucoup plus rapidement qu'il y a cinquante ans. Cela ne change pas

grand-chose à la dimension géographique de la propagation, comme le montre l'exemple de la grippe espagnole, mais cela change énormément sa vitesse de propagation. Il est donc plus difficile pour les gouvernements de réagir en temps opportun et cela signifie qu'ils doivent prendre des mesures plus étendues et plus sévères, en raison de l'évolution rapide de la cible à laquelle ils doivent faire face. Cela veut dire qu'une fois passé la phase initiale de la propagation, il devient beaucoup plus difficile qu'auparavant de suivre et de localiser les cas et les personnes infectées. Ce qui signifie qu'à moins d'avoir la chance de détecter le processus très tôt et d'être suffisamment efficace, on est contraint de traiter une épidémie par des mesures de quarantaine. Deuxièmement, étant donné que les déplacements de toutes sortes sur de longues distances sont aujourd'hui si importants sur le plan économique, l'impact économique et les effets d'entraînement d'un contrôle des déplacements sont beaucoup plus graves qu'il y a cinquante ans.

La dernière grande différence entre aujourd'hui et disons 1970 est celle qui a obligé tant de gouvernements à adopter une quarantaine stricte. Il s'agit du manque structurel de résilience et de capacité de réaction des systèmes de santé modernes dans le monde. Cette réalité rendrait même une pandémie de grippe beaucoup plus dommageable que celles que nous avons connues dans les années précédant les années 1970. Ce n'est pas une question de financement en ce qui concerne les pays développés, que ce soit au Royaume-Uni ou ailleurs. Dans de nombreux pays, on a constaté ou jugé que les systèmes hospitaliers risquaient fortement de ne pas pouvoir faire face à l'augmentation de la pression causée par les caractéristiques particulières de l'infection au Covid-19. C'est ce qui a poussé tant d'entre eux à adopter une réponse extrêmement pénalisante, à savoir une quarantaine stricte (lockdown).

Depuis les années 1970, nous sommes passés d'un système comportant un grand nombre de lits, répartis géographiquement dans un grand nombre d'hôpitaux de petite et moyenne taille, à un système comportant moins de lits, mais utilisés de manière beaucoup plus intensive (plus de cas gérés avec moins de temps passé à l'hôpital) et concentrés dans un petit nombre de grands hôpitaux. Au Royaume-Uni, par exemple, on comptait 9,3 lits par millier d'habitants en 1970, contre 3,1 en 2010 (Hawe, Yuen et Baillie, 2011). Depuis lors, la réduction s'est poursuivie. Là encore, cette situation est économiquement plus efficace, mais elle signifie qu'il y a une très faible marge de manœuvre. Ce qui explique par ailleurs que le système hospitalier est toujours sous tension en hiver. Le système est fragile et présente des caractéristiques structurelles qui font qu'une pandémie ou même une véritable urgence sanitaire nationale aura des effets rapidement perturbateurs. Même une faible augmentation du nombre de cas admis, si elle entraîne l'occupation de nombreux lits pendant un certain temps, soumettra l'ensemble du système à une pression énorme.

Les conséquences des pandémies

Pour ces raisons, l'épidémie de coronavirus aura probablement un impact massif et durable. L'épidémie actuelle est plus dévastatrice et déstabilisante que les pandémies précédentes (comme le serait aujourd'hui même une grave pandémie de

grippe) car plusieurs systèmes clés sont désormais plus fragiles. Le manque de résilience des systèmes essentiels, surtout des services de santé, combiné à la façon dont d'autres évolutions ont rendu la propagation d'une maladie épidémique plus rapide et plus difficile à contrôler, signifie que les gouvernements ont été amenés à adopter des mesures qui auront des effets massifs et durables.

Là encore, l'histoire est le meilleur indicateur de ce que seront ces effets. Habituellement, les effets d'une pandémie ont deux origines. La première est l'effet direct de la maladie elle-même : le nombre de personnes qu'elle tue et l'impact économique qu'elle a (par exemple, en tuant des commerçants ou en perturbant le commerce et l'activité). La seconde est la réponse de la société et des dirigeants à la pandémie, et les effets durables de ces réponses.

Dans le cas qui nous occupe, bien que les deux effets soient importants, c'est le second qui prédomine. Nombreux sont ceux qui affirment que « tout va changer » ou que « rien ne sera plus pareil ». Nous devrions résister aux affirmations apocalyptiques de ce genre, car l'histoire ne les confirme pas. Même dans des cas extrêmes comme celui de la peste noire. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y aura aucun effet, et que les choses redeviendront simplement comme elles étaient avant.

Une pandémie majeure telle que celle du Covid-19 a des effets importants et marque un tournant ou une rupture. Ce qu'elle ne fait pas, c'est introduire quelque chose de vraiment nouveau. Au contraire, elle accélère et amplifie des tendances et des processus déjà en cours, les faisant évoluer plus rapidement et plus loin qu'ils ne l'auraient fait autrement. Elle met également un terme définitif à des processus qui étaient déjà épuisés ou avaient atteint une limite, mais rend cet arrêt plus soudain et abrupt qu'il ne l'aurait été autrement. Enfin, historiquement, les pandémies ont souvent eu des effets psychologiques et culturels importants, mais ceux-ci sont souvent complexes, voire contradictoires.

Les effets sur le PIB

Quels sont alors les effets que nous pouvons déjà discerner ? Le plus évident est l'impact massif sur le PIB, non pas de la pandémie elle-même, mais des mesures prises pour contrôler sa propagation. Il est clair qu'il y aura une chute massive du PIB, d'une ampleur comparable à celle de la Grande Dépression.

Il est important de comprendre la nature de ce ralentissement et donc de la réponse du gouvernement, ici et ailleurs. Il ne s'agit pas d'une récession induite par la demande, comme nous en avons connu plusieurs depuis 1900. Il s'agit d'un ralentissement induit par l'offre, un type de ralentissement qui était normal et fréquent dans le monde pré-moderne, lorsque de tels reculs étaient causés par des événements comme les pestes, les mauvaises récoltes et les guerres. Dans le cas présent, le gouvernement a délibérément arrêté une grande partie de l'économie afin de ralentir la propagation du virus, ce qui diminue l'offre. Toute baisse de la demande est un effet secondaire et une conséquence de cette contraction de l'offre, et non la cause première de tout ralentissement. Il s'ensuit qu'en l'occurrence, l'utilisation d'arguments keynésiens pour soutenir la demande est inappropriée, car en réalité, en pleine crise,

il n'est pas souhaitable que les gens sortent et achètent des choses. Heureusement, ce n'est pas ce que le gouvernement a fait et tente de faire. L'objectif de l'action gouvernementale a été de préserver la capacité d'offre de l'économie pendant cette phase d'arrêt économique artificiel, afin qu'elle soit toujours présente lorsque les restrictions seront relâchées. L'objectif est de préserver les institutions, les relations contractuelles et humaines qui rendent les actifs physiques productifs. En maintenant l'existence des entreprises, de la main-d'œuvre et des relations contractuelles avec les fournisseurs.

Ces mesures fonctionneront-elles ? C'est leur succès ou leur échec qui déterminera la durée des effets de ce soudain arrêt économique. Si l'offre de l'économie est préservée sans trop de dommages, la reprise sera forte et rapide (même si elle s'accompagne de quelques changements et déplacements permanents de la demande). S'il y a eu des dommages durables et graves, la reprise sera beaucoup plus lente, car l'offre devra être reconstruite, ce qui prendra du temps. Dans le premier cas, nous aurons une récession en forme de V, dans le second une récession en forme de U.

L'autre facteur actuellement inconnu est celui de la durée et de l'assouplissement des contrôles. Le pronostic plutôt sombre que nous pouvons faire est le suivant. Comme nous l'avons déjà indiqué, la pandémie a toutes les chances de durer entre 18 mois et deux ans. Cela signifie que nous aurons soit de nouvelles flambées, soit un taux d'infection plus élevé que d'habitude tout au long de cette période. Même si les mesures très sévères sont assouplies – ce qui devra être le cas à un moment donné, car il est tout simplement impossible de les maintenir pendant plus d'un an – certaines resteront en place. Celles-ci auront un effet continu sur l'activité économique et l'impact cumulé de contrôles moins sévères risque d'être grave, même s'il n'est pas aussi mauvais que celui d'une fermeture quasi totale.

Une accélération des innovations et des changements

Dans le même temps, la créativité et la capacité d'adaptation d'une économie de marché vont pouvoir s'exprimer pleinement. Cela donnera lieu à de véritables inventions et accélérera les changements qui étaient déjà en cours. Les gouvernements ne doivent pas essayer d'y faire obstacle. Ou alors, pour alléger les coûts de transition.

L'un des résultats probables est l'intensification de l'abandon des achats physiques au profit des achats en ligne. Cela aura des implications majeures non seulement pour le secteur du commerce de détail, mais aussi pour l'immobilier commercial, avec la disparition de nombreux loyers. Ce secteur risque également d'être touché par une autre tendance, à savoir le travail à domicile, pour une partie importante de la population active. Il est intéressant de noter que, si cette tendance peut apporter des avantages considérables aux employeurs – notamment une réduction des coûts fixes grâce à la diminution des espaces de bureaux loués – les employés sont souvent insatisfaits et souhaitent retourner à leur lieu de travail. Ils risquent d'être déçus. Cette

tendance accentuera la pression sur l'immobilier commercial, à mesure que les entreprises réduiront leurs besoins en bureaux. Les gouvernements devront faire un choix difficile entre essayer de maintenir l'offre tout en permettant à ce processus d'adaptation par le marché de se dérouler.

Une crise de la dette

Il est presque certain que la pandémie déclenchera une crise de la dette de grande ampleur et une réévaluation importante des actifs. Historiquement, les grandes pandémies ont entraîné une chute brutale de la valeur de certains types d'actifs. C'est pourquoi, même si les riches s'en sortent mieux sur le plan médical lorsque l'épidémie fait rage, ils sont souvent durement touchés par les conséquences économiques à plus long terme. Tout simplement parce qu'ils ont plus à perdre. La crise qui nous occupe est légèrement différente. Les conséquences qui nous intéressent sont produites par la manière dont les mesures prises par les gouvernements, combinées à l'épidémie elle-même et aux réactions des gens, ont déclenché quelque chose qui allait se produire tôt ou tard de toute façon.

Avant même que la Chine n'annonce l'apparition d'une grave épidémie, les prix exagérément élevés de nombreux actifs et l'énorme quantité de dettes privées et d'instruments tirant leur valeur de dettes et d'actifs négociés, tous gonflés par l'énorme augmentation des liquidités provoquée par l'assouplissement quantitatif depuis 2008, suscitaient une inquiétude croissante et un sentiment général de malaise. Pour aggraver les choses, la pandémie de coronavirus a coïncidé avec une chute brutale du prix du pétrole. Le pétrole stocké était proche de ses niveaux maximaux avant même la chute de la demande provoquée par la réponse au Covid-19. Sans parler de la guerre des prix entre la Russie et l'Arabie saoudite. L'interruption de l'activité économique signifie que de grandes quantités de dettes ne seront pas honorées. Les gouvernements sont intervenus en mettant des crédits à la disposition des entreprises, mais le problème est que ces crédits devront finalement être inscrits au passif des comptes, ce qui nuira aux bilans et à la solvabilité des entreprises et rendra la reprise plus difficile. Dans de nombreux secteurs, notamment le commerce de détail, les dettes ne seront tout simplement pas remboursées, quoi que fassent les gouvernements.

Il existe également des catégories importantes de dettes qui sont très vulnérables. On peut citer les titres à haut rendement émis par les sociétés d'exploitation de pétrole de schiste, aux États-Unis. Ces sociétés deviennent insolvables en raison du faible prix du pétrole. Un autre type de dette est celui des prêts automobiles, dont de nombreux débiteurs ne renouvellent pas les prêts ou font défaut (le bien garanti étant enregistré à une valeur irréaliste). Une grande partie de la dette va perdre toute valeur ou voir sa valeur réduite.

Dans un avenir proche, les gouvernements devront envisager et probablement adopter des mesures importantes de remise de dette. Afin d'éviter une situation chaotique de faillite et de processus de réévaluation des actifs. Si cette situation est gérée correctement, elle pourrait avoir des effets bénéfiques considérables, notamment

pour assainir le système financier mondial. Même si, sur le court-terme, la perte serait douloureuse pour les créanciers.

Une hausse de l'inflation à venir ?

L'une des conséquences possibles pourrait être un épisode d'inflation beaucoup plus élevée que ce à quoi nous nous sommes habitués. Les liquidités créées par les gouvernements visent, comme nous l'avons dit, principalement à préserver l'offre. Toutefois, une fois les contrôles levés, elles pourraient se traduire par une libération de la demande « refoulée » de biens et de services. Si la capacité d'offre est affaiblie, il faudra un certain temps pour la satisfaire, ce qui entraînera une explosion de l'inflation. Il est certain que les chiffres actuels des dépôts bancaires aux États-Unis indiquent que la monnaie au sens large augmente à un niveau record en temps de paix, ce qui implique que nous devrions nous attendre à une inflation plus tard (Congdon 2020). Ce que nous ne pouvons pas dire à l'heure actuelle, c'est dans quelle mesure les banques centrales et les gouvernements seront efficaces pour éliminer toute demande excédentaire du système et dans quelle mesure les pressions déflationnistes dans l'économie mondiale compenseront la pression exercée par l'augmentation de la monnaie au sens large.

Malheureusement, l'un des effets que nous pouvons déjà observer est une forte pression sur les marchés et les pays émergents, avec une fuite massive des capitaux, principalement vers les valeurs refuges que sont le dollar et les bons du Trésor américain. Cette tendance finira par s'inverser. Mais, à court terme, elle causera des dommages considérables et renchéra leur dette souveraine.

Un recul de la mondialisation à venir

L'effet le plus important et le plus durable de la pandémie sera presque certainement celui qui est le moins souhaitable et le plus dommageable. Il s'agit d'un recul de la mondialisation et de l'intégration économique ainsi que d'une montée du nationalisme économique. Une partie de cette évolution est due à la politique et aux réactions émotionnelles à la pandémie, mais une autre partie découle d'éléments qui devraient inciter les libéraux en économie à réfléchir.

Historiquement, les pandémies ont eu tendance à arrêter ou à inverser l'intégration économique. Non seulement elles surviennent après des périodes prolongées de plus grande intégration économique, avec davantage de commerce, d'échanges et de déplacements sur de longues distances, mais elles ont aussi souvent marqué la fin de ces périodes ou du moins le début d'une pause prolongée dans le processus de mondialisation. L'un des aspects de ce phénomène est le fait que les pandémies entraînent souvent une augmentation du nationalisme et de la xénophobie. Car les épidémies (qui viennent toujours « d'ailleurs ») sont associées dans l'esprit populaire à l'étranger. Cela se vérifie en politique, bien sûr, et il n'y a malheureusement aucune raison de penser qu'il en sera autrement cette fois-ci. Nous assisterons presque certainement à une résurgence du protectionnisme, à une forte relocalisation de la production et à un raccourcissement des chaînes d'approvisionnement, à une plus

grande hostilité à l'égard de la migration et à un accent mis sur la production nationale de certains types de produits – en particulier les aliments. Là encore, il s'agit de l'intensification d'une tendance qui était déjà en cours.

Un domaine qui mérite une attention particulière est celui des voyages internationaux. Des contraintes sévères sur les voyages internationaux resteront en place pendant un certain temps, pour de bonnes raisons. Supposons que vous soyez la Nouvelle-Zélande ou la Corée du Sud et que vous ayez réussi à contenir l'épidémie grâce à des mesures précoces et efficaces. Le problème, c'est que le Covid-19 est toujours actif et circule dans le monde entier. Si vous autorisez la libre circulation et l'entrée sur votre territoire, il est quasiment certain que le virus reviendra dans votre pays et que le processus recommencera.

Restreindre les voyages en mettant en place des quarantaines à l'arrivée dans un pays sera par exemple une solution populaire. Cela empêchera la plupart des voyages touristiques et d'affaires. La seule alternative serait d'insister pour que tous les arrivants disposent d'un certificat d'immunité valide. En outre, beaucoup d'entreprises auront réalisé que les voyages d'affaires coûteux ne sont pas aussi nécessaires qu'elles le pensaient et, de toute façon, elles seront moins nombreuses à pouvoir se les permettre. Il en résultera un déclin prolongé, voire permanent, des voyages d'affaires sur de longues distances, ainsi qu'une baisse de certains types de tourisme. L'industrie des croisières sera très certainement touchée de plein fouet. Cela aura des répercussions importantes sur toute une série d'autres industries et activités.

Des mesures politiques seront en grande partie responsables de ce recul de la mondialisation. Mais il sera encore plus conséquent en raison des réactions et des actions des entreprises, ainsi que des personnes privées. Cette réalité doit spécialement intéresser les libéraux en économie. Dans un sens, nous pouvons considérer la pandémie comme un test de résistance pour les systèmes économiques et sociaux (et politiques). Elle a révélé que nombre de nos systèmes, qu'il s'agisse de la gestion des services de santé ou des chaînes d'approvisionnement des biens de consommation, sont économiquement efficaces mais fragiles et vulnérables, et incapables de faire face à un choc de ce type. Cela conduit déjà les acteurs privés à réévaluer l'équilibre des risques et à ajuster en conséquence des éléments tels que leurs accords d'approvisionnement. Cela devrait nous rappeler que l'efficacité économique pure dans l'utilisation des ressources n'est pas le seul critère que nous devrions utiliser. D'autres, comme la stabilité et la sécurité sociale, devraient également être pris en compte. La question, comme toujours, est de savoir où faire des compromis pour atteindre un résultat optimal.

Un facteur important est la prise de conscience croissante, tant chez les acteurs privés que chez les gouvernements, que les risques de pandémie majeure sont beaucoup plus élevés que ce que l'on imaginait auparavant. Des épidémiologistes et d'autres ont lancé des avertissements répétés à ce sujet, mais ils ont été ignorés (par exemple Wolfe 2011). Si un événement de ce type représente une probabilité de 1 % par an (un événement qui ne se produit qu'une fois par siècle), alors vous pouvez penser qu'il n'est pas utile de changer votre façon de faire les choses. Mais si vous

arrivez à la conclusion qu'il s'agit d'un risque plus élevé, avec une probabilité de 5 % par an par exemple, soit un événement qui ne se produit qu'une fois chaque 20 ans, alors il est logique de procéder à des adaptations.

Effets psychologiques et culturels

Les effets psychologiques et culturels de la pandémie seront probablement, d'après les données historiques, les plus importants. Mais aussi les plus difficiles à prévoir. Un élément essentiel de ces effets sera la façon dont on se souviendra de la pandémie. Grâce aux technologies modernes et à la réaction des gouvernements, il est probable que l'on s'en souviendra comme d'une expérience collective, à l'instar des grandes guerres. Ce sera très différent de la façon dont on se souvient de la grande pandémie de 1918-19, qui était en grande partie un événement privé et familial (Spinney 2018). Cela signifie que l'effet sera probablement considérable, même s'il est difficile de prévoir quelles formes il prendra.

Historiquement, les grandes pandémies ont eu deux conséquences contrastées sur la culture et les mentalités des peuples. La première est un regain de sérieux et une impatience à l'égard de ce qui est considéré comme de la superficialité intellectuelle et du laisser-aller. Il n'y a rien de tel que d'avoir la mort tout autour de soi pour promouvoir une vision sérieuse de la vie. Historiquement, cela a souvent signifié un renouveau de la piété religieuse. Plus généralement, cela signifie que l'on s'intéresse aux grandes questions de la vie et que l'on met l'accent sur la discipline et la retenue. La seconde réaction, qui contraste avec la première, consiste à adopter une attitude hédoniste, à vivre au jour le jour et à ne pas résister à ses pulsions et ses désirs. La nature humaine étant ce qu'elle est, les deux réponses se rencontrent parfois chez une même personne.

Un résultat apparemment paradoxal consistera presque certainement dans le fait que les indicateurs de stress psychologique graves, tels que la dépression et le suicide, diminueront tandis que l'urgence persistera. C'est ce qui se produit généralement en temps de guerre ou de catastrophe naturelle telle qu'une épidémie. La meilleure explication est que la vie prend plus de sens dans des conditions extrêmes, et que l'expérience partagée crée un sentiment de lien social et réduit le sentiment d'isolement social et d'absence de sens que beaucoup ressentent dans la modernité. Habituellement, la criminalité diminue également pendant de telles périodes. Cependant, les précédents suggèrent qu'il y aura une forte augmentation des suicides, des comportements antisociaux et du stress psychologique, comme la dépression et l'anxiété, une fois que la crise sera perçue comme terminée.

La situation pourrait être bien pire

La conclusion principale que nous devrions tirer de l'histoire est que la situation est grave, mais elle aurait pu être bien plus grave. Nous avons de la « chance » qu'il s'agisse d'une pandémie virale, car elle ne dure généralement que deux ans environ. L'une des raisons est que c'est, d'habitude, à peu près le temps qu'il faut aujourd'hui pour mettre au point et déployer un vaccin efficace et sûr. Une autre raison

est que les pressions de la sélection naturelle sur un virus infectieux le pousseront à atténuer ses effets au cours de cette période. Deux ans, c'est aussi à peu près le temps qu'il faut à la population pour développer une immunité collective.

Le véritable cauchemar serait une pandémie bactérienne, car elle peut avoir des taux de mortalité beaucoup plus élevés et durer plus longtemps, et les gens ne développent pas d'immunité comme ils le font avec les infections virales. La pire version de ce cauchemar serait un pathogène bactérien résistant aux antibiotiques, en raison du problème de plus en plus aigu de la résistance des bactéries aux anti-biotiques.

Nous aurions également pu avoir une pandémie virale aux effets plus graves, comme cela a failli être le cas il y a quelques années avec l'épidémie d'Ebola en Afrique occidentale. Ce virus était très mortel et donc plus facile à endiguer parce qu'il ne s'est pas propagé aussi rapidement ou aussi largement, mais il existait en revanche un réservoir d'infection récurrent : les chauves-souris, dans lesquelles le virus pouvait vivre et que l'on trouvait dans toute la zone tropicale. Heureusement, le virus a été contenu en Afrique de l'Ouest, principalement parce que le gouvernement nigérian, dans un effort massif, a réussi à l'empêcher d'entrer à Lagos, d'où il se serait largement répandu (Osmin 2019).

Réduire les risques et accroître la résilience

La réalité est que des caractéristiques importantes de notre mode de vie actuel augmentent la probabilité d'une pandémie majeure telle que celle que nous vivons. Certaines, comme les déplacements plus nombreux et l'intégration économique, rendent la propagation rapide d'une maladie plus facile, mais conduisent en même temps à une plus grande richesse et à un échange d'idées et d'innovations qui aideront l'humanité à surmonter ce danger. Dans certains cas, il est évident que les gens ont mal évalué les risques et sont allés trop loin dans une voie qui a rendu toutes sortes de systèmes plus fragiles et moins résilients. Pour eux, il est nécessaire de réfléchir sérieusement à l'ampleur du changement à opérer et à la manière de le faire.

Dans d'autres cas, il semble désormais clair que des aspects de notre mode de vie actuel sont tout simplement trop dangereux, en plus d'être indésirables pour d'autres raisons. L'agriculture intensive contemporaine est un bon exemple : l'élevage pose de sérieux problèmes. En particulier l'élevage intensif qui offre un environnement presque parfait pour le développement de nouveaux agents pathogènes et leur transmission. Dans de nombreuses régions du monde, l'extension de l'agriculture se traduit par une pression de plus en plus forte sur les habitats de la faune sauvage et un risque élevé de transmission d'agents pathogènes des espèces sauvages aux espèces domestiquées ou directement aux humains (Quammen 2012). Nous devons réduire ces risques et prendre conscience que, tôt ou tard, il y aura une autre pandémie, à laquelle le monde devrait être mieux préparé.

Il est relativement simple d'identifier les mesures qui peuvent et doivent être prises. L'amélioration du processus de développement et de production des tests de

dépistage et des vaccins, ainsi que l'élimination d'une grande partie de la réglementation inutile qui les ralentit devrait être une priorité. Il faudrait également intensifier les recherches sur les alternatives aux antibiotiques comme moyen de traiter les infections bactériennes. Afin d'éviter la perspective cauchemardesque mentionnée précédemment, qui aurait pour conséquence, tout aussi terrifiante, la fin d'une grande partie de la médecine et de la chirurgie modernes. Une autre mesure devrait consister à encourager l'abandon de l'agriculture, tant traditionnelle qu'intensive, en passant à des technologies telles que la viande et les farines de culture (qui éliminent le besoin d'une grande partie de l'agriculture arable). Cela aurait des avantages considérables dans d'autres domaines. Une troisième solution consisterait à repenser l'organisation des soins de santé, afin que les systèmes ne soient plus aussi vulnérables et fragiles qu'aujourd'hui. Cette discussion dépasse le désaccord sur la manière de financer ces systèmes ; il s'agit d'une question de fond. Enfin, les habitants de nombreux pays devraient réfléchir attentivement à la fois à l'équilibre entre le travail et la vie privée et à la manière dont les personnes âgées sont traitées et prises en charge dans leur nation.

Notes bibliographiques

- Begley, S. (2013) Flu-conomics : The next pandemic could trigger global recession. *Reuters Health News*, 21 janvier 2020.
- Benedictow, O. J. (2018) *The Black Death 1346 – 1353 : The Complete History*. Martlesham, Suffolk : Boydell.
- Cantor, N. F. (2001) *In the Wake of the Plague : The Black Death and the World It Made*. New York : Free Press.
- Congdon, T. (2020) Email circular, 15 April. Buckingham : Institute of International Monetary Research.
- Hawe, E., Yuen, P. and Baillie, P. (2011) *OHE Guide to UK Health and Healthcare Statistics*. London : Office of Health Economics.
- Horrox, R. (1994) *The Black Death*. Manchester University Press.
- Jonung, L. and Roeger, W. (2006) The macroeconomic effects of a pandemic in Europe – A model-based assessment. Brussels : European Commission.
- Kilbourne, E. D. (2006) Influenza pandemics of the twentieth century. *Emerging Infectious Diseases* 12(1) : 9–14.
- Little, L. K. (ed.) (2006) *Plague and the End of Antiquity : The Pandemic of 541–750*. Cambridge University Press.
- McNeill, W. H. (1976) *Plagues and Peoples*. New York : Doubleday.
- Mordechai, L. and Eisenberg, M. (2019) Rejecting Catastrophe : The case of the Justinianic Plague. *Past and Present* 244(1) : 3-50.
- Osmin, A. et al. (2019) Western African Ebola virus epidemic. *WikiJournal of Medicine* 6(1) : 1-34.
- Potter, C. W. (2001) A history of influenza. *Journal of Applied Microbiology* 91(4) : 572–9.
- Quammen, D. (2012) *Spillover : Animal Infections and the Next Human Pandemic*. New York : Vintage.
- Spinney, L. (2018) *Pale Rider : The Spanish Flu of 1918 and How it Changed the World*. New York : Vintage.
- Wolfe, N. (2011) *The Viral Storm : The Dawn of a New Pandemic Age*. London : Penguin.
- Wren-Lewis, S., Keogh-Brown, M., Edmunds, W. J., Beutels, P. and Smith, R. D. (2009) The Possible Macroeconomic Impact on the UK of an Influenza Pandemic. University of Oxford, Department of Economics Discussion Paper 431.



INSTITUT LIBÉRAL
Au service de la liberté

Impressum

Institut Libéral
Boulevard de Grancy 19
1006 Lausanne, Suisse
Tel.: +41 (0)21 510 32 00
liberal@libinst.ch

Cette contribution est une traduction d'un texte publié en anglais par l'Institute of Economics Affairs, à Londres, en 2020. Les publications de l'Institut Libéral se trouvent sur www.institutliberal.ch.

Disclaimer

L'Institut Libéral ne prend aucune position institutionnelle. Toutes les publications et communications de l'Institut contribuent à l'information et au débat. Elles reflètent les opinions de leurs auteurs et ne correspondent pas nécessairement à l'avis du Comité, du Conseil de fondation ou du Conseil académique de l'Institut.

Cette publication peut être citée avec indication de la source.
Copyright 2022, Institut Libéral.